

JEAN BORLIN

JEAN BORLIN eut à la fois un sort splendide et tragique. Ce Scandinave renfermé, froid d'apparence, était un hardi réalisateur de rêves, un amant de l'absolu. Il méprisa la réussite facile en s'attachant au grand art et à l'avenir impérissable.

Et tel un Don Quichotte d'un genre nouveau, il tomba victime de ses efforts.

Comment caractériser la nature de cet artiste ? Frédéric Nietzsche, dans sa *Naissance de la Tragédie*, nous montre la lutte grandiose des dieux Apollon et Dionysos et leur sublime réconciliation.

Aussi longtemps qu'Apollon fut le seul maître, le seul roi du Royaume de l'Art, celui-ci fut serein et recueilli, plein de modération et de délicatesse, de subtilités et d'intelligentes inventions. Assujéti à Apollon, l'artiste était sage, raisonnable et judicieux. Mais tout à coup, dans cette quiétude, bondit en dansant et en frémissant le dieu Dionysos. Il apporta dans l'arène tranquille l'impétuosité de ses instincts, le débordement fougueux de sa divagation enthousiaste, de son amour pour la chimère. Voluptueux et sensuel, Dionysos rompit tous les freins et renversa les lois.

Il se mit à créer pour le seul plaisir de créer, bouleversant les règles d'Apollon et tentant d'écraser celui-ci qui résistait. Après la lutte, les adversaires se réconcilièrent et, de cette réconciliation, naquit la tragédie harmonieusement rythmée.

Mais, né d'Apollon, puis ayant accueilli en son âme l'orageux Dionysos, Borlin n'eut pas le temps de vivre la paix entre ces deux antagonistes. Ce merveilleux danseur s'adonnait au culte d'Apollon, puis attiré par Dionysos, s'abandonnait au rêve fol de ce dernier.

La vie de Jean Borlin fut, hélas, trop brève pour unir ces deux éléments en un enlacement harmonieux ; il ne put donc donner sa « tragédie » parfaite.

Jean Borlin est né le 13 mars 1893 à Haernoessand, situé au nord de la Suède. Son père était capitaine de

marine marchande.

En 1902, Borlin entre à l'École de l'Opéra de Stockholm. En 1905, il fut engagé dans le corps de ballet et devint, en 1910, deuxième sujet. Promu second danseur en 1913, il fut proposé comme premier en 1918. Mais, à cette époque, il quitta le théâtre de Stockholm qui n'offrait pour lui aucun avenir et aucune possibilité de création intéressante pour s'attacher à Fokine, installé à Copenhague.

La technique de Jean Borlin était déjà très sûre ; il était souple, élégant et gracieux. Toutefois, la vivacité et l'élasticité nerveuse des danseurs nés sous le soleil du midi et la frénésie toute orientale des Russes lui étaient encore étrangères. A cette époque, Borlin, pour reprendre l'image de Nietzsche, n'était soumis qu'à Apollon. Mais dans la salle d'études



Jean Borlin.

(Photo Isabey).

de Fokine, le dieu impétueux s'éveilla en lui. L'art de Borlin, réfléchi, intellectuel, racé, eut des recherches audacieuses et atteignit parfois à des stylisations sublimes qui ravissaient Fokine ; le jeune danseur suédois devint rapidement l'élève préféré du génial chorégraphe.

La tâche de Jean Borlin, comme maître des Ballets Suédois, était des plus difficiles. Ses danseurs et danseuses recevaient des impresarii d'alléchantes propositions et quittaient la troupe sans vergogne. D'autres n'admettaient pas le style des Ballets Suédois ou étaient blessés

dans leur amour-propre. Il fallait souvent renouveler le corps de ballet et tout recommencer. Borlin avait pour un temps renoncé à danser sur de la musique toute faite ; il voulait créer. Aux compositeurs, il commandait des partitions nouvelles, aux peintres, des décors inédits.

Heureux de voir réaliser leurs œuvres par une excellente troupe et dans les meilleures conditions, musiciens et décorateurs se laissaient aller complètement à leur inspiration, oubliant que la scène a ses exigences. Souvent aussi les uns et les autres ne s'entendaient pas et chacun maintenait son point de vue sans vouloir faire aucune concession.

Jean Borlin finissait par ne plus savoir où donner de la tête. Maître de ballet, débordé, Il n'avait plus le temps de composer ses danses. Chorégraphe, il était responsable de tout ; danseur, il n'était responsable que de lui-même. Et le chorégraphe sacrifiait souvent le danseur.

Relâche! Titre fatidique. Tout Paris était venu, le 27 novembre 1924, assister à cette générale sensationnelle. L'avenue Montaigne était embouteillée d'automobiles de luxe. Et des bruits couraient : « Le spectacle n'aura pas lieu. — Voilà la farce de Picabia ! — *Relâche?* plaisanterie. — Non, grave maladie ! »

La vérité était tragique. Borlin était alité avec une fièvre de quarante degrés. Il voulait se lever, cependant, aller danser, mais ses jambes ne le supportaient pas. Il dut se résigner. Le 4 décembre, il put enfin paraître. Il dansa, la mort dans l'âme.

Relâche, cependant, avait été soigneusement préparé. Picabia et Satie avaient surveillé tous les détails, cependant que René Clair se passionnait pour son film *Entr'acte*.

Tous criaient au chef-d'œuvre, à l'originalité réelle. Et, en effet, la mise en scène était neuve ; la musique de Satie provocante par sa vulgarité voulue. Tout dans l'œuvre était défi et provocation. Selon l'expression même des auteurs, le rythme de ce ballet était « endiablé ». Mais le

grand obstacle était venu de la troupe ; les danseurs se voyaient, dans ce ballet, réduits au rôle de figurants ; ils ne pouvaient comprendre ce que l'on attendait d'eux, d'autant plus que Satie avait livré sa musique par fragments, ce qui avait empêché une audition d'ensemble. Borlin lui-même sentait se révolter toute son éducation classique contre la nouvelle formule que son sentiment artistique acceptait pourtant. Mais il se rendit au théâtre comme on va sur le champ de bataille ; il était vaincu intérieurement quoiqu'il sût encore se maîtriser devant le public qui l'acclama sans se douter de rien. Personne ne vit, ce soir-là, que l'artiste qui avait rêvé l'impossible, était blessé à mort.

Après la dissolution des Ballets Suédois, Borlin dansa encore à l'Opéra-music-hall des Champs-Élysées, car il voulait à tout prix se montrer en danseur. La presse le combla d'éloges ; mais les pions aveuglés par leur orgueil coutumier firent des restrictions : on voulait bien le reconnaître comme danseur suédois, mais comme danseur simplement, non !

Puis Borlin partit pour de nombreuses tournées en France et à l'étranger.

Au Brésil, il fut atteint de la fièvre bilieuse qui, en Amérique du Sud, a pour suite inévitable la jaunisse, maladie très grave aux pays chauds.

Jean Borlin ne pouvait s'y résigner. Il essaya cependant de faire du cinéma, mais le succès se fit attendre. Il fallait tenter un dernier effort et partir pour l'Amérique où des amis l'attendaient.

Within the Quota... L'émigrant hébété par les mille bruits de la ville, le pauvre et touchant émigrant qu'avait personnifié si humainement Jean Borlin, s'incarnait maintenant en lui.

Mais avant de partir, Borlin voulut encore une fois danser à Paris, dans son détestable et cher Paris. Et Paris vit danser Jean Borlin pour les dernières fois les 30 novembre et 24 décembre 1929, au Théâtre des Champs-Élysées.

Le 6 décembre 1930, Jean Borlin mourut à New-York ; selon son vœu, il fut enterré à Paris.

Le 8 janvier, une foule pieuse accompagnait au cimetière du Père-Lachaise les restes mortels de Jean Borlin.



Ebon Strandin, Jean Borlin et Edith Bonsdorff dans « *Within the Quota* ».